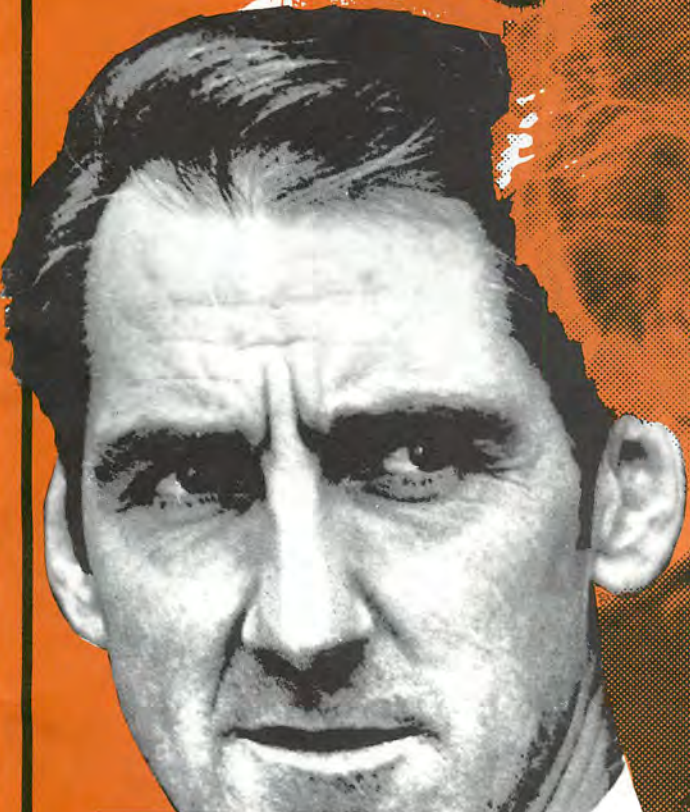


TRIBUNE DE GAUX



Et si vieillir, c'était progresser?



la dynamique
du silence
Frank Buchman
aujourd'hui

Théophile Spoerri

Comme François d'Assise et Ignace de Loyola, Frank Buchman voulait emmener de pays en pays un noyau d'équipiers militants... Il a fait prendre conscience à une génération qui s'est détournée de la foi que l'action invisible de Dieu dans le cœur humain est la plus grande force de l'histoire.

Frank Buchman disait des Suisses « qu'ils sont comme une paroi de caoutchouc : on croit les avoir fait avancer d'un pas, mais à peine sont-ils livrés à eux-mêmes, qu'ils reviennent à leur point de départ ». Voilà qui est

d'un assez bon observateur, n'est-il pas vrai ? Ouverture totale à la volonté de Dieu, réalisme aigu et avisé dans la pratique, tels sont les deux traits essentiels de la psychologie de Frank Buchman, tels qu'ils ressortent de cette simple mais captivante biographie.

Feuille d'Avis de Neuchâtel
Au contestataire tacite ou extraverti, au révolutionnaire qui sommeille en toute personnalité, au mécontent du monde qu'est plus ou moins chacun, ce livre de poche révèle un secret méconnu. Il est un manuel d'efficacité.

Aux Editions de Caux
268 pages, broché,
Fr.s. 8.—, FF 12.—
En vente à nos adresses et en
librairie.

Avant les élections françaises

Rallier l'homme de la rue

Un article du *Figaro* évoquait récemment à propos du président de la République française et des prochaines élections le besoin de proposer aux Français des « thèmes d'entraînement qui mobilisent les énergies ». C'est toucher là un point essentiel.

Peut-être les choses changeront-elles au fur et à mesure que progresse la campagne électorale, mais pour le moment, l'homme de la rue — qui, soit dit en passant, n'a jamais l'impression que c'est lui qui est consulté lorsqu'un de ces innombrables sondages est publié — se sent un peu dérouté par le combat qui se déroule au-dessus de sa tête. Ni la droite, ni la gauche, ni le centre n'ont su encore l'arracher à son souci de l'immédiat. Au contraire, on continue de lui donner le sentiment que les grandes questions se discutent et se décident sans lui, même si en théorie c'est lui qui aura le dernier mot au moment où il mettra son bulletin dans l'urne. Nul doute que les grands leaders vont adresser à la radio et à la télévision de pressants appels : « Français, Françaises... ».

Nous proposera-t-on alors ces thèmes d'entraînement qui mobilisent les énergies au-delà de celles de quelques militants fidèles ? Ou y a-t-il encore un domaine où, du chef de parti à l'ordinaire candidat, chacun de ceux qui participent à ces joutes peuvent prendre une initiative, consentir un sacrifice, refuser une compromission et le faire savoir, ceci en des termes qui rallieront l'homme de la rue ?

Sans quoi, trop de Français voteront par sens du devoir, certes, mais sans vraie conviction, sans le sentiment qu'ils contribuent à la marche du pays et qu'on fait appel à eux pour plus que pour élire une assemblée.

Car, comme nous le disait récemment un ouvrier lorrain, ce qui compte dans la vie, c'est que chaque individu sache qu'il est utile à quelque chose, que les autres ont besoin de lui.

C'est là que commence une destinée. C'est là que se forge une nouvelle société.

TRIBUNE DE GAUX

N° 2 - FÉVRIER 1973

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Regula Flütsch, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

Abonnements : page 11.

SOMMAIRE

- 4 **TROISIÈME AGE :
DES RAISONS DE VIVRE**
- 8 **L'HOMME NOUVEAU
DANS LA PENSÉE
MARXISTE**
Notes de Klaus Bockmühl
- 10 **AUSTRALIE :
UN TRAVAILLISME
GÉNÉREUX AU POUVOIR**
- 13 **UN MUSICIEN
TOUS AZIMUTS**
- 14 **CONNAISSEZ-VOUS
LA RÉDACTION ?**

Couverture : photos et montage de
Danielle Maillefer

A TRAVERS CHAMPS

Oiseaux du ciel

Une de nos amies, veuve d'un jeune agriculteur qui était notre voisin et que nous aimions beaucoup, nous écrivait au moment de Noël : « Je me sens bien seule maintenant, les enfants grandissent, quittent très souvent le nid et je suis un peu désespérée. »

Voir les enfants sortir de l'enfance et voler de leurs propres ailes, c'est un moment difficile pour les parents et bien davantage pour une mère restée seule. Quand on leur a tant donné de soi-même, c'est dur d'accepter qu'ils puissent se passer de celle qui était tout pour eux. Et parfois même lui tourner le dos pour aller chercher leur vérité ailleurs.

Mais il faut bien admettre comme une loi

de la nature qu'un adolescent n'est pas plus fait pour vivre en cage qu'un oiseau du ciel.

Si vous voulez les façonner à votre idée, les plier à vos désirs, les enfermer dans le cercle de votre vie, vous risquez qu'ils brisent leur cage et qu'ils vous quittent pour toujours.

Ouvrez-leur donc à deux battants la porte de votre maison et gardez-leur grand ouvert l'accès à votre tendresse. Vous les verrez s'envoler !

Puis, un peu plus tôt, un peu plus tard, vous les verrez revenir à leur heure et à leur gré. Ils reviendront partager avec vous leurs expériences et leurs échecs, leurs idées et leurs espoirs. Ils vous rendront au centuple l'amour qui les a nourris et la confiance qui les a faits ce qu'ils sont.

Philippe Schweisguth.

«J'ai encore un rôle à jouer sur cette terre»

3^e âge : des raisons de vivre



Marcel Imsand

Les plus de 65 ans font parler d'eux, au moins autant que les moins de 20 ans ! La société prend conscience chaque jour davantage des besoins de ses membres les plus âgés, et s'en préoccupe. Les efforts entrepris, tant sur le plan officiel que privé devront être accrus par les prochaines générations.

Les problèmes du troisième âge, cependant, ne sont pas uniquement d'ordre physique ou financier, mais aussi psychologique et affectif. Pourquoi, sans cela, verrait-on tant de vieillards, pourvus matériellement, jouissant encore d'une santé satisfaisante et pourtant bougons et désabusés ? J'ai voulu demander à certaines de ces personnes, âgées mais rayonnantes, qui vous donnent confiance dans la vie et font envie d'en parcourir chaque étape, les raisons de leur sérénité.

M^{me} Henry Mottu a fêté il y a trois ans son 80^e anniversaire. Cette arrière-grand-mère genevoise est devenue veuve à l'âge de 44 ans et a dû achever d'élever seule ses sept enfants.

« Quand mon mari est mort en 1934, me dit-elle, je n'avais qu'une envie, le rejoindre. Puis je me suis dit que si Dieu avait voulu me conserver en vie, c'est que j'avais encore un rôle à jouer sur cette terre. Peu à peu la sérénité est venue. A partir de 60

ans, j'ai accepté l'idée de vieillir seule et j'ai perdu mon désir de la mort. Mais ce qui m'a le plus portée, c'est le moment de recueillement que j'ai appris à faire le matin. Souvent, je me réveille morose, mais après un bon moment de silence, la journée prend un air passionnant. »

M^{me} Mottu a 28 petits-enfants et 14 arrière-petits-enfants dont le dernier a deux mois ! « Ils sont fort différents les uns des autres et je ne partage pas toutes leurs idées, dit-elle. Mais j'ai appris à les écouter, à m'intéresser à leurs activités et ils m'apportent beaucoup. » Elle n'est cependant pas ce que l'on appelle une grand-mère-gâteau. « Je suis toujours un peu agacée, affirme-t-elle, de voir des grand-mères concentrer toutes leurs énergies sur leurs familles. Il me semble qu'elles devraient s'intéresser à d'autres et ainsi elles ouvriraient des horizons nouveaux aux leurs.

« Il me semble que le rôle des personnes âgées, poursuit-elle, est de créer autour d'elles une atmosphère de paix. Nous pouvons toujours ouvrir notre foyer. Mon studio est vaste et je peux y recevoir jusqu'à 25 personnes. J'y invite beaucoup, des jeunes, ma parenté et des amis. Tout cela est possible parce que j'ai appris à recevoir très simplement et à accepter l'aide qu'on m'offre.

» En tout cas je n'ai jamais l'impression de m'ennuyer, mais plutôt de ne pas avoir

QUELQUES CHIFFRES

Parmi les principaux facteurs modifiant la situation des personnes âgées en Europe occidentale, il y a tout d'abord l'augmentation de leur nombre. La Suisse de 1920 comptait 5,8 % de plus de 65 ans, celle de 1968 11,4 %. 19 % des Français avaient 65 ans et plus en 1968.

Puis la transformation des conditions de travail. Lorsque le même métier s'exerçait de père en fils, un artisan âgé pouvait participer aux petits travaux et faire bénéficier son successeur de son expérience. Aujourd'hui, les techniques de production changent constamment ; le travailleur habitué à certaines routines est vite dépassé et se trouve rejeté vers des emplois subalternes ou la retraite.

Enfin, la transformation des structures familiales et l'exiguïté des logements qui forcent les vieillards à vivre seuls et les privent du support social et moral assuré autrefois par le milieu familial.

Ressources financières des personnes âgées

En Suisse, un système d'assurance-vieillesse obligatoire pour tous les citoyens existe depuis 1948. Il a été grandement amélioré depuis sa création. A partir de 1975, cette assurance, complétée par l'assurance professionnelle qui vient de devenir obligatoire, assurera à la majorité des retraités une pension équivalente aux 60 % de leur dernier salaire.

En France, la situation est beaucoup plus diversifiée. Certains, cumulant une retraite professionnelle et celle de la Sécurité sociale, jouissent d'un revenu confortable alors que d'autres végètent dans des conditions misérables. Sur les quelque 7 millions de Français de plus de 65 ans, 2 300 000 bénéficient de l'allocation du Fonds national de solidarité versée aux plus démunis.



Mme Mottu montre des souvenirs à une étudiante qu'elle a invitée chez elle

Maillefer

le temps de faire tout ce que je devrais ! J'ai encore une liste de personnes que je n'ai pas réussi à inviter avant les fêtes et je vais m'y mettre dès la rentrée. » Son vœu pour 1973 : « La fin de la guerre au Vietnam. Je souhaite aussi de tout mon cœur que chaque jeune trouve sa destinée. En essayant de vivre ma foi d'une manière convaincante pour eux, il me semble que je travaille pour l'avenir. »

Le cœur de ses vingt ans

Petit homme à l'air souriant sous sa couronne de cheveux blancs, M. Emile Delisle a pris sa retraite il y a dix mois. Depuis cinquante ans, il exerçait le métier de typographe à Bienne. La nouvelle étape qui s'ouvre devant lui ne semble pas l'effrayer. « Pour moi, dit-il, j'ai toujours vingt ans ! La retraite ? Un âge sensationnel pour celui qui a amassé assez de richesses spirituelles au cours de sa vie, et sait les partager avec d'autres. » M. Delisle aime lire et écouter de la musique. Il a présidé dix ans aux destinées d'un chœur mixte et y poursuit diverses activités. Le jardin qu'il entretient autour de sa maison l'aide à se maintenir en bonne condition physique. « Il faut savoir sortir de soi-même, ajoute-t-il. De tout temps, ma femme et moi avons eu de bons rapports avec les habitants du quartier et maintenant nous ne sommes pas isolés. Chacun est prêt à rendre service à son voisin. De toute façon, on n'est jamais trop vieux pour se rendre utile. On est responsable toute sa vie de la société dans laquelle on vit et en fait le sens des responsabilités devrait croître avec l'âge. »

M. Delisle ne connaît pas la solitude, pourtant il sait que ce problème se pose pour d'autres. « Ma mère, par exemple, qui était restée veuve, avait proposé à une autre personne âgée de vivre avec elle, explique-t-il. Elles ont mis en commun leurs ressources financières et s'en sont ainsi fort bien tirées. Si les personnes âgées étaient moralement prêtes, elles pourraient joindre leurs solitudes. »

Il cultive les contacts avec les jeunes grâce à ses deux filles et ses trois petits-enfants avec lesquels il fait du ski. On ne peut pas trop demander aux jeunes, ni les juger. La vie se chargera de leur enseigner certaines leçons, dit-il. Il ne faut pas craindre de laisser faire à ses enfants des expériences cruelles. La souffrance est salutaire. Tôt ou tard, ils changeront et sauront apprécier l'expérience et l'amour de leurs parents, si ceux-ci se sont efforcés d'être de bons exemples. »

Au cours des prochains mois, M. Delisle, fidèle lecteur de la *Tribune de Caux*, a l'intention d'entreprendre une campagne de diffusion du journal dans sa ville. Il a prévu de faire une série de visites à cet effet. « Il me faudra encore vaincre bien des timidités », avoue-t-il.

« Vivre chaque jour pleinement »

La journée de M^{me} Théophile Spoerri commence tôt. Dès 6 heures, elle est à son ménage. Ainsi deux heures plus tard elle peut déjeuner tranquillement avec son mari, professeur d'université à la retraite. Malgré ses 80 ans bien sonnés, elle n'hésite pas à grimper sur l'échelle pour cueillir les cerises de son jardin et elle tient à laver elle-même

TROIS POINTS DE VUE

« Tout être humain peut par lui-même quelque chose pour lui-même. Les problèmes de l'âge ne sont pas que matériels. Ils dépendent de la vision qu'on a de l'existence et du monde, du visible et de l'invisible, de soi et des autres... On peut être pauvre, très pauvre et vieillir sans amertume. On peut avoir tout obtenu, tout posséder, et vieillir dans le désespoir. » ... « Pour vivre vieux sans heurt, sans chagrin, il faut avoir un but qui ne soit pas notre « moi ». Un but, un idéal, une foi. »

Vers une Vieillesse heureuse,
Marcelle Auclair.

« Pour que la vieillesse ne soit pas une dérisoire parodie de notre existence antérieure, il n'y a qu'une solution, c'est de continuer à poursuivre des fins qui donnent un sens à notre vie : dévouement à des individus, des collectivités, des causes, travail social ou politique, intellectuel, créateur... La vie garde un prix, tant qu'on en accorde à celle des autres, à travers l'amour, l'amitié, l'indignation, la compassion. Alors demeurent les raisons d'agir ou de parler. On conseille souvent aux gens de « préparer » leur vieillesse. Mais s'il s'agit seulement de mettre de l'argent de côté, de choisir l'endroit de sa retraite ou de se ménager des hobbies, on ne sera, le jour venu, guère avancé. Mieux vaut ne pas trop y penser, mais vivre une vie d'homme assez engagée, assez justifiée, pour qu'on continue à y adhérer, même toutes les illusions perdues et l'ardeur vitale refroidie. »

La Vieillesse,
Simone de Beauvoir.

« Dieu a un plan pour chaque homme, à chaque instant... » « Il n'y a pas de source plus féconde de l'imagination créatrice que le recueillement. Qu'est-ce que Dieu attend de lui dans cette étape de retraite et de vieillesse ? A quoi Dieu lui demande-t-il de renoncer pour s'adapter à son âge et que lui demande-t-il d'entreprendre ? Voici ce qu'il s'agit de découvrir ; c'est tout naturel de le lui demander... Comment faire ? On me pose souvent cette question. Je n'ai qu'une réponse : Essayez... Jeunes, nous nous insérons dans le monde par l'action. Mais celle-ci n'est pas le seul mode d'insertion. Quand le champ d'action se restreint, le cœur peut prendre le relais, et nous apporter une nouvelle dimension à notre vie. C'est là que je vois le sens de ma vieillesse. »

L'art de vieillir, Paul Tournier.

« Les isolés ne sont-ils pas ceux qui refusent de se lier ? »



Maillefer

« C'est moi qui mets de l'ambiance »

toutes les fenêtres de l'appartement. « Ma vie continue comme auparavant, m'assure-t-elle, seulement à un rythme plus tranquille. Je pense peu à l'avenir, car à mon âge, on ne sait jamais combien de temps on a encore devant soi, mais j'essaie de vivre chaque jour pleinement. Chaque matin en m'éveillant, je me demande : Qui aurait besoin qu'on s'occupe de lui aujourd'hui ? » « Que diriez-vous donc à une dame de votre âge, encore valide, et qui se plaint de la solitude ? » lui demandai-je. « Mais, rétorque Mme Spoerri, je lui demanderais si elle n'a pas des personnes isolées dans son entourage qui apprécieraient une visite, ou une belle-fille ou une jeune femme qui serait heureuse qu'on s'occupe de ses enfants. J'aime les gens. C'est cela qui rend la vie gaie ! » M. Spoerri approuve sa femme du regard.

« Mon problème, reprend-il, a toujours été de concilier la philosophie avec la pratique. Quand un intellectuel vieillit, il a tendance à se cantonner dans ses idées favorites. J'ai eu la chance de m'engager

à temps dans une action d'envergure mondiale, et cela m'a fait prendre conscience de l'importance des relations humaines. J'ai aujourd'hui un sens aigu de la valeur de toutes les rencontres authentiques qui m'ont été données et de celles que je n'ai pas su saisir dans le passé. Nous recevons beaucoup. Avec l'âge, j'ai perdu certaines illusions sur ma personne ou mon travail, mais j'ai gagné en amour pour les autres. J'ai appris à les voir tels qu'ils sont, dans leur originalité, avec leurs problèmes et leurs intérêts. »

M. Spoerri continue à lire abondamment et à écrire. Ce qu'il regrette le plus de son activité universitaire : le séminaire. Il y a quelques années, il en a organisé un à titre privé sur Teilhard de Chardin. Il a aussi été un des animateurs des cours de formation au centre de Caux. Il vient encore y faire de nombreuses causeries.

Les Spoerri sont heureux à Caux. « Nous y rencontrons des gens du monde entier, ce qui nous force à penser bien au-delà des frontières de la Suisse », disent-ils.

« Nous ne nous sentons jamais mis de côté, ajoutent les Spoerri, qui semblent toujours entourés d'une horde de jeunes. Souvent les jeunes ont l'air de trouver plus aisé de se confier à des personnes de notre génération qu'à leurs parents. En parlant avec eux, nous nous sentons jeunes nous aussi ! »

« L'avenir m'intéresse »

« Vous me trouvez vieille ? » s'exclame Mme Auguste Wicky du haut de ses 79 ans quand je lui demande un entretien.

« Je suis une femme heureuse, me déclare-t-elle d'emblée. » Pourtant l'âge a apporté certains désagréments à mon interlocutrice : la surdité complète d'une oreille — « heureusement l'autre entend encore »

— et une forte arthrose aux genoux — « mais en me cramponnant à la rampe, je peux très bien monter mes escaliers. »

M^{me} Wicky n'a pas eu ce que l'on appelle une vie facile. Orpheline à l'âge de 10 ans, elle a dû élever de nombreux frères et sœurs, puis elle a fait dans diverses familles « tout ce que les autres ne voulaient pas faire ». Une fois mariée, elle s'est installée avec son mari, bûcheron et agriculteur, sur les Hauts de Caux. Sans enfants, les Wicky ont élevé plusieurs neveux et nièces privés de leurs parents.

« Mon mari était tout pour moi, affirme-t-elle. Après sa mort, survenue en 1964, la jeune infirmière qui le soignait m'a encouragée à reprendre une activité. Je me suis alors occupée du bazar de l'Hôtel des Rochers-de-Naye, et maintenant, depuis quelques années, je travaille au centre du Réarmement moral. Tantôt je suis à la lingerie, tantôt à la cuisine. C'est toujours moi qui y mets de l'ambiance ! »

Pour M^{me} Wicky, la famille, ça compte. Elle entretient d'excellents rapports avec sa vaste parenté et accepte toutes les invitations avec enthousiasme. « J'ai toujours été très gaie, me dit-elle. Le soir du 31 décembre, j'étais chez ma sœur et nous avons chanté ensemble des chansons d'autrefois jusqu'à 6 heures du matin, alors que tous les jeunes étaient allés se coucher ! »

Elle ne comprend pas que des citadins puissent se sentir isolés. « Il y a tant de personnes du même âge en ville, dit-elle, et elles pourraient se voir. Il me semble que les personnes isolées sont celles qui refusent de se lier. Et si l'on accepte de se confier, on reçoit toujours de l'aide. » « Nous avons vécu de peu à la maison, poursuit-elle, et j'ai appris à me contenter de ce que j'avais. Parfois, quand je fais une sortie, je pense à



Après quarante ans de travail à la linotype, M. Delisle (au centre) et deux collègues de travail

« Une vocation illimitée dans le temps »

mon mari qui n'a pas eu cette chance, car autrefois il fallait rester à la ferme pour garder le bétail. Alors je m'accoude sur ma commode en face de son portrait et je lui demande : « Ai-je le droit ? » Et il me semble qu'il m'encourage du regard. »

L'avenir l'intéresse passionnément. Et chaque soir, elle regarde le téléjournal. « C'est triste qu'on dépense tant d'argent pour aller sur la lune, dit-elle, quand il y a tant de pauvres gens qui en auraient besoin sur cette terre. »

L'apprentissage de la vie communautaire

« Je jouis d'un immense privilège, me dit le pasteur Edouard Dentan, qui a pris sa retraite à l'âge de 80 ans, celui d'avoir une vocation illimitée dans le temps. Le lieu de mon dernier ministère, c'est cette maison de retraite où j'habite depuis un an et qui compte 250 pensionnaires et 50 employés. Il y a tant à faire, poursuit-il l'air heureux, que je n'ai presque jamais de loisir. » Levé dès 6 heures, mon interlocuteur fait son ménage. Sa chambre, divisée par une haute bibliothèque en un « cabinet de travail » et une chambre à coucher est accueillante. Meubles d'autrefois et meubles prêtés par la maison de retraite s'y marient harmonieusement. Une cuisinette et un cabinet de toilette adjacents achèvent de faire de cet espace réduit un foyer.

Son petit déjeuner achevé, le pasteur lit sa Bible et médite. Puis il dépouille son courrier. « J'aime écrire, me dit-il, et j'entretiens une correspondance assez importante avec des amis et des anciens paroissiens. Il m'arrive aussi de rédiger des articles. » Le déjeuner est pris par tables de six dans la vaste salle à manger, ornée d'une fresque dont les couleurs insolites font sourciller mon interlocuteur. Les compagnons de table sont toujours les mêmes : « cinq dames charmantes » et choisis par la direction.

« Je fais ici mon apprentissage de la vie communautaire, me dit le pasteur. Tous les milieux, toutes les professions sont représentés. » C'est l'après-midi qu'il accomplit les trois visites qu'il a décidé de faire quotidiennement. « Je collabore étroitement avec le pasteur « officiel » de la maison, un ancien cathéchumène », explique-t-il.

Chaque visite dure une demi-heure. En ce moment le pasteur Dentan jouit d'un sur-

croît de travail, son collègue ayant dû s'absenter. Il fait des visites supplémentaires et il prêche dans la salle de spectacle qui peut être transformée en chapelle. « C'est un effort, reconnaît-il, mais ne suis-je pas là pour ça ? »

Puis il m'entraîne à sa suite et me fait visiter avec fierté la maison de retraite, « une des plus belles du pays ». Le prix minimum de pension est de quatre cents francs par mois, tout compris. J'admire les diverses salles de séjour, le tea-room où mon guide s'arrête quelques instants pour bavarder avec des copensionnaires et la propreté des lieux. « On parle beaucoup du problème du troisième âge chez nous, me dit le pasteur, et il existe. Mais ne serait-ce pas l'occasion pour notre pays de faire œuvre exemplaire dans ce domaine ? Savez-vous qu'une délégation est venue exprès du Japon pour visiter cette maison et est repartie enthousiasmée ! »

La foi, un privilège que l'on choisit

D'où vient l'équilibre moral dont jouissent toutes les personnes que j'ai rencontrées ? Certes, leur santé leur permet encore de se déplacer. Et si les ressources financières de certaines ne sont pas abondantes, elles sont suffisantes pour vivre. Mais leur vrai point commun, c'est une foi, une espérance trouvée à des moments différents, dans des circonstances diverses, et fermement ancrée dans leur existence.

N'est-il pas frappant d'entendre des personnalités aussi diverses que le Dr Paul Tournier, un spécialiste de la « médecine de la personne », Marcelle Auclair, fortement marquée par la pensée catholique, et Simone de Beauvoir souligner l'importance de ce facteur dans la vie d'une personne âgée ?

Ainsi la sagesse populaire qui veut que les jeunes soient des idéalistes auxquels l'âge enseigne une sagesse résignée se trouve prise en défaut. L'idéal devrait être assez vigoureux pour durer toute une vie, même s'il se trouvait tempéré de réalisme par les circonstances.

C'est un privilège réservé à une minorité, prétend Simone de Beauvoir. Le domaine moral et spirituel est l'un des rares où l'on choisit soi-même de devenir un privilégié, en payant le prix de l'obéissance quand un appel retentit.



M. et Mme Spoerri :
« penser au-delà des frontières »



Pasteur sans monotonie, avec des copensionnaires d'une maison de retraite

Catherine Guisan

Théologien, Klaus Bockmühl enseigne l'éthique et la dogmatique à Bâle. Auteur d'une thèse de doctorat sur la conception de l'homme chez Feuerbach et chez le jeune Marx il est spécialiste de la morale marxiste et possède une connaissance considérable des écrits officiels soviétiques sur ce sujet comme de la littérature et de la poésie russes contemporaines. Il livre ici un certain nombre de citations et de réflexions qu'il a exposées récemment à Caux.

L'homme nouveau dans la pensée marxiste

par Klaus Bockmühl

Pour bien des gens, le marxisme est aujourd'hui l'idéologie de pointe. Mais après cinquante ans de mise en pratique en Union soviétique, ce n'est plus l'enthousiasme des débuts ; au contraire, il se trouve directement confronté aux problèmes complexes que nous pose la nature humaine. C'est pourquoi la tâche de façonner l'avenir implique inévitablement la recherche assidue de ce qu'on appelle « l'homme nouveau », condition préalable à la naissance de la « société nouvelle ».

Dès les premiers temps, Karl Marx a affirmé la nécessité d'un « changement massif des hommes » en relation avec la révolution de la société, ceci afin d'obtenir « la libération de l'égoïsme ».

En 1843, Ludwig Feuerbach, le célèbre critique de la religion, écrit à Karl Marx : « Il nous faudrait des hommes nouveaux ! »

Bastille et liberté

Plus tard, le poète russe Alexandre Herzen devait lancer la formule : « Il ne suffit pas de prendre la Bastille pour faire d'un prisonnier un homme vraiment libre. »

Le jeune Marx est du même avis. Dans sa critique de la Révolution française, il relève que l'émancipation politique, la mise en place des libertés politiques n'ont pas du tout amené la fraternité entre les hommes ; elles ont bien plutôt libéré l'égoïsme individuel. Si on veut créer une société nouvelle, on doit changer les hommes. Lorsque chaque individu aura trouvé sa place et sa tâche dans les structures sociales, alors seulement on aura réalisé la vraie libération, c'est-à-dire la libération de l'homme face à sa propre inhumanité, ou pour employer une formule plus percutante : sa libération de l'égoïsme. C'est sur ce point précis que portent les recherches marxistes de l'homme nouveau.

Le marxisme n'a jamais complètement perdu de vue cette tâche essentielle. Au siècle passé et jusqu'à aujourd'hui, alors que l'histoire du marxisme est profondément marquée par le matérialisme, on voit surgir des flots, tels des rochers, certaines phrases de Marx comme celle-ci : « Le matérialisme grossier qui ne parle que du changement des structures oublie que ces structures sont l'œuvre des hommes eux-mêmes. En même temps que les structures, il doit changer aussi les hommes. »

Le facteur personnalité

En 1961, à l'époque de Khrouchtchev, lors de l'important vingt-deuxième plenum du Parti communiste d'Union soviétique, qui fixa le programme du parti encore valable aujourd'hui, figure en tête de la liste des tâches idéologiques la question de savoir comment créer « l'homme nouveau ». En 1963, l'idéologue Illitchev déclare : « Le parti considère l'éducation de l'homme nouveau comme la tâche la plus difficile dans la transformation communiste de la société. Si nous ne déracinons pas les principes de la morale bourgeoise, si nous n'éduquons pas les hommes dans l'esprit de la morale communiste et si nous ne les transformons pas spirituellement et moralement, il sera impossible de construire une société communiste. »

Voilà une constatation simple et claire. Il ne s'agit pas d'un beau thème sentimental, mais d'un facteur de production, le « facteur personnalité ». La société communiste de demain n'est possible, selon Marx, qu'à partir d'une productivité individuelle très élevée qu'on ne peut plus atteindre par des stimulants extérieurs (contrainte ou séduction), mais seulement par l'engagement spontané d'un « homme nouveau » qui agit sans égoïsme, sous l'effet d'une poussée intérieure. Ainsi le changement de l'homme occupe une place de premier plan, avant même le changement

final des structures, par exemple avant la disparition de l'Etat, la suppression des contraintes au travail, etc.

Donc, sans « homme nouveau » transformé, pas de vrai communisme.

Le héros positif

« Les vrais communistes, selon l'éducateur Suchomlinski, ont une indépendance et une volonté qui n'attendent pas les décisions de la collectivité pour se manifester. Les communistes sont des hommes qui ne se laissent pas guider par l'opinion des autres mais par leur propre conscience... De tels hommes ont déjà atteint le communisme, chacun au niveau où l'a amené son évolution éthique : il n'est plus besoin de contrôler leur travail et leurs besoins. »

La directive pédagogique suivante est monnaie courante en Union soviétique : « Un homme qui n'a jamais fait un pas important, incité par sa propre conviction, ne peut pas être un bâtisseur conscient du communisme. Tout au plus peut-il avoir la discipline requise pour accomplir la volonté d'un autre, mais cela ne suffit plus pour l'homme de demain. » L'indépendance et la spontanéité à faire le bien, telles sont les caractéristiques de l'homme nouveau.

La littérature cherche, elle aussi, quoique de manière moins directe et dans des termes assez utopiques, à dépeindre le véritable homme de l'avenir. On lui attribue les qualités du « héros positif » : « confiance, bonté, pardon, patience, chasteté et pureté du cœur, solidarité avec la souffrance des autres, fidélité au but choisi, simplicité, sagesse du cœur face à la froideur de l'esprit, courage, incorruptibilité et infailibilité dans la lutte pour la vérité ». Ainsi les utopistes, comme les pédagogues, voient en l'homme nouveau avant tout un être fraternel et bon, sur lequel on peut compter. C'est le vieil idéal d'une union entre la justice et l'amour, tel qu'il a été incarné par le Christ.

Dans la littérature du parti, et surtout dans les romans de ces dernières années, on constate que les écrivains se heurtent à la difficulté qu'il y a à réaliser cet idéal humain, aux « forces obscures et puissantes du mal », comme l'écrit le soviétologue allemand Erwin Hinz dans une étude percutante.

On est surtout confronté à deux formes du mal :

Le mensonge. Après la période stalinienne, avec ses innombrables mensonges officiels ou secrets, éclate de nouveau l'exigence insatiable d'une vérité sans apprêt : qu'on nous donne une vérité amère plutôt qu'un doux mensonge ! L'écrivain Granine fait dire à un de ses personnages : « La vérité ne peut jamais faire de tort, et rien ne peut remplacer la vérité. »

« Une saine méfiance est la base la meilleure du travail en équipe », avait dit Staline. Aujourd'hui on le corrige avec véhémence : la confiance entre les hommes est notre bien le plus précieux, malgré son extrême fragilité.

L'égoïsme. Le mal ne se présente pas seulement sous la forme du mensonge, mais sous toutes les formes de l'égoïsme : les écrivains dénoncent avec vigueur la tiédeur et l'indifférence, l'idéalisation et le

« carriérisme » (il suffit de lire la nouvelle de Soljénitsyne *Pour le bien de la cause*).

Dans un de ses romans qui évoque la vie des hommes de science, Daniel Granine décrit la chute d'un savant : « C'est bizarre, Lagannov était un ingénieur électricien très compétent, et l'auteur de plusieurs travaux remarquables. Puis il fut nommé directeur et président d'un comité. Il apprit à faire des discours, à éliminer d'autres savants, et continua gaiement dans cette voie. Des travaux d'étudiants parurent sous son nom, ensuite il n'y eut plus que des brochures ou une interview du type : « Mes impressions de congrès en Angleterre », et maintenant il cherche à se faire élire correspondant de l'Académie... »

Un fait frappe encore plus l'observateur : on admet en Russie qu'on ne peut plus répartir les hommes entre bons et mauvais, progressistes et révisionnistes, mais que la « mauvaise herbe » est en nous-mêmes. Et le héros d'un récit fait soudain une découverte : « Comment se fait-il que, d'une part, je sois possédé par ce désir d'atteindre le monde élevé et juste du communisme et que, parfois, je sois dominé par de tout autres passions ? ».

Mutation de caractère

Les écrivains démasquent l'égoïsme qu'ils appellent « le serpent dans le cœur », et « la face obscure du moi ». Une constatation s'impose à eux : la révolution des structures économiques n'a pas entraîné la naissance de l'homme nouveau. La mauvaise herbe continue de croître, recommence à croître. Il y a faute face à la communauté et faute dans les relations humaines, un mal qu'on ne peut pas expliquer rationnellement, un péché que seule pourrait vaincre une « mutation de caractère ».

Il faut donc mener encore bien des « combats en pleine marche », comme le disent les poètes russes, avant d'atteindre la nouvelle société. Nous ne sommes pas encore arrivés à l'étape de l'histoire où l'homme pourrait renoncer au combat entre le bien et le mal. Bien plus : « Nous devons tout réapprendre : bien et mal, honnêteté, conscience. »

Nadesha Mandelstam, la femme du poète mort en camp d'éloignement, écrit dans son autobiographie (*Le Siècle des Loups*, éd. allemande 1971) : « Curieusement, le mot conscience, qui était chez nous hors d'usage — on ne l'employait ni dans les journaux, ni dans les livres, ni à l'école, ses fonctions étant remplacés d'abord par la notion de conscience de classe puis par celle de « service de l'Etat » — s'est maintenu et a continué son travail intérieur. »

Le journal *Isvestia* fait écho à cette opinion selon laquelle on a besoin de la conscience pour parvenir à la société désintéressée, à la victoire sur l'égoïsme. « Pensons au concept apparemment démodé de conscience. C'est la connaissance du bien et du mal qui distingue l'homme de l'animal. Il est d'autant plus douloureux et incompréhensible qu'on ait arraché cette connaissance à l'être humain, alors qu'elle était une partie intégrante de sa personne. Eh bien, la

Australie : un travaillisme généreux au pouvoir

de notre correspondant à Canberra, Christopher Mayor

Pour la première fois en l'espace d'une génération, les travaillistes australiens ont obtenu la majorité absolue des sièges à la Chambre des Représentants et, avec leur chef M. Gough Whitlam comme premier ministre, ont remplacé la coalition libérale-agricole à la tête du gouvernement de Canberra.

Le parti travailliste australien n'a jamais été considéré comme un parti socialiste. S'apparentant plutôt aux travaillistes britanniques, c'est à la doctrine sociale d'inspiration chrétienne née au XIX^e siècle qu'il puise ses sources et non, comme les partis socialistes européens, indien ou japonais, dans l'idéologie marxiste.

Par ailleurs, et cela est à leur avantage, les travaillistes australiens s'installent au pouvoir à un moment où le clivage entre les deux partis se fait nettement moins sentir qu'autrefois. Ils ont renoncé à leurs projets de nationalisations et à leurs autres objectifs socialistes classiques. De leur côté, les libéraux sont moins conservateurs qu'on ne veut bien le dire.

Jouant les Cassandre, le gouvernement sortant avait prédit que M. Whitlam ferait faire au pays un virage à gauche, se révélerait incapable de maîtriser l'agitation sociale et abrogerait l'alliance américano-australienne sur laquelle repose la sécurité

de la nation. Mais depuis son arrivée au pouvoir, le nouveau premier ministre a fait tout ce qu'il a pu pour rassurer l'opinion sur ces points. Dans un discours radio-diffusé il a insisté sur le fait que le traité ANZUS (qui unit l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les Etats-Unis) resterait une « alliance vitale ». M. Whitlam s'est aussi exprimé sur le rôle de l'Amérique vis-à-vis du reste du monde, notamment l'Asie : « Mon gouvernement est profondément

convaincu que les événements du Vietnam n'ont pas mis un point final au rôle de l'Amérique dans notre partie du monde. Nous croyons que des tâches constructives et positives attendent encore les Etats-Unis. Mais cela dépend autant de nous que d'eux. »

Quant aux vues de M. Whitlam sur la vocation asiatique de l'Australie elle-même, elles sont de nature à rallier la majorité de l'opinion de son pays :



Le ministre
Kim Beazley et sa
femme



Le premier grand du tourisme

organise dès aujourd'hui
vos voyages et vos loisirs
avec les techniques et les formules de demain
35 agences en France



Renseignements :
Tél. : 825 22 00
40, route de la Reine
Boulogne 92100

Voyages d'affaires
Croisières
Groupes
Charters
Réceptif
Tourisme



Canberra, capitale de l'Australie. Au centre, les bâtiments du Parlement et de la Bibliothèque nationale



Maillefer

« Il est certain que dans les dix années qui viennent, devait-il dire dans le même discours, des pays riches comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon et les Etats-Unis, devront accepter des responsabilités plus grandes encore pour s'attaquer à la pauvreté, à la famine et à l'analphabétisme qui freinent tant de pays et sont indignes de la condition humaine. »

Une des personnalités les plus marquantes du gouvernement de M. Whitlam est M. Kim Beazley, ministre de l'Education nationale. Travailleur acharné, prenant très au sérieux son métier de parlementaire, il est un des députés les plus respectés de Canberra. A la Chambre, il ne se laisse jamais entraîner dans ces vains accrochages par lesquels certains de ses collègues se font louer et honnir tout ensemble.

« Les commandos de M. Beazley »

L'éducation nationale, à laquelle l'opinion publique avait attaché une très grande importance durant la campagne électorale, a été placée d'emblée par le premier ministre sur la liste des priorités, à côté de la reconnaissance de la Chine, du retrait total des troupes australiennes qui se trouvaient encore au Vietnam et de la suppression du service militaire obligatoire.

Beazley, qui est ancien professeur de lycée et a été durant des années le porte-parole de l'opposition sur les questions d'enseignement, a déjà fait connaître à la nation les grandes lignes de son programme. On y décèle immédiatement une conception très vaste, qui s'étend bien au-delà des rivages de l'Australie.

Un grand hebdomadaire politique a consacré récemment une page entière aux

« commandos de M. Beazley ». Il s'agit en fait du projet du nouveau ministre de constituer un corps de 1000 enseignants qui soient prêts à se rendre partout où se fait sentir une pénurie de professeurs ou d'instituteurs. Ils seraient payés directement par le Gouvernement australien et, pour commencer, envoyés en priorité en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ce corps d'enseignants serait le premier d'une série de corps de spécialistes qui seraient mis à la disposition des pays d'Asie du Sud-Est et, qui sait ? d'au-delà.

Car pour M. Beazley, l'efficacité d'un gouvernement se mesure à la priorité qui est donnée aux besoins des gens, au soin pris pour l'individu.

« Il faut qu'un grand pays puisse se consacrer à des tâches exigeantes et s'appuyer sur des valeurs spirituelles, avait-il déclaré récemment à une rencontre du Réarmement moral. Le point faible de la plupart des gouvernements, c'est qu'ils ne basent pas leurs décisions sur une estimation juste des besoins des hommes. C'est pourtant à cette seule condition que les principes chrétiens pourront gouverner nos actions. Nous avons trop tendance à nous contenter de nos conceptions intellectuelles.

» L'amour que Wilberforce et Shaftesbury¹ avaient pour ceux à qui leur politique s'appliquaient était le guide de leur efficacité, concluait-il. C'est dans cet esprit que peuvent se formuler de façon valable une politique étrangère, une politique des aborigènes, une politique de l'enseignement.»

¹ Deux célèbres législateurs anglais du siècle dernier. Le premier a fait abolir la traite des Noirs, le second a fait voter les premières lois réglementant le travail des enfants en usine. (N.D.L.R.)

Recherche

Comme se le rappelle Averell Harriman, M. Truman ne posait pas à ses conseillers le genre de questions présidentielles qui sont aujourd'hui à la mode : Quelles sont mes options ? Qu'est-ce qui est le plus opportun ? Le plus commode ? La solution la plus populaire ? Truman ne posait à chacun qu'une seule question, toujours la même : Qu'est-ce que vous pensez être juste ?

Comme Harriman le faisait remarquer, c'était là une question beaucoup plus exigeante. Hélas ! nous semblons avoir renoncé aujourd'hui à une telle droiture de pensée. Voilà en grande partie le mal dont nous souffrons. Si l'on ne prend pas en considération ce qui est juste, on ne prend pas non plus en considération et l'on ne sait même plus ce qui n'est pas juste.

Shana Alexander, *Newsweek*.

A développer

En notre temps, la seule querelle qui vaille, c'est celle de l'homme. C'est l'homme qu'il faut sauver, faire vivre, développer.

Charles de Gaulle
Inscription du mémorial de Colombey-les-deux-Eglises.

Parti pris

A propos du Vietnam :

La presse européenne ne connaît guère qu'un des deux terrorismes. Comme toujours en pareil cas, elle ignore le terrorisme du parti auquel vont ses sympathies.

Raymond Aron, *Le Figaro*.

Le mot de la fin

Le silence, c'est quand je renonce à avoir le dernier mot.

Théophile Spoerri.

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 24. Suisse : Fr. s. 18.—. Belgique : FB 220. Canada : \$ 5.—. Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—.

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 12 ; Fr. s. 10.— ; FB 120.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (avenue Coloniale 37, 1170 Bruxelles), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Autour du monde avec le Réarmement moral

Caux à l'heure suédoise

Huit jours durant, on a parlé suédois sur l'estrade et dans les couloirs de Caux. Le 27 décembre, 99 personnes arrivaient de Stockholm par avion « charter ». Ce n'était certes pas la première fois que les Suédois étaient nombreux à Caux : leur présence, discrète et efficace, s'y fait sentir d'année en année. Mais, cette fois-ci, il y avait quelque chose de différent. Était-ce dû à l'éventail de leur délégation, dans laquelle on trouvait tel conducteur de machines des fameuses mines de fer de Kiruna, tel ingénieur de Volvo, la grande firme automobile, telle éducatrice qui dispense son enseignement dans le Grand-Nord ? Était-ce la présence de ces familles qui avaient puisé dans leurs économies pour venir ensemble à Caux ? Surtout, la Suède pose aujourd'hui beaucoup de questions à l'Europe et au reste du monde. Ce pays, à l'avant-garde du progrès social, s'est engagé dans des voies audacieuses et le « modèle suédois » est une réalité. Il a ses ombres et ses lumières. Pour les uns, il préface ce que sera l'Europe de demain.

Pour d'autres... c'est précisément ce qu'il faut éviter ! Mais il est indéniable que la Suède exerce une influence qui dépasse de loin le poids spécifique de sa population de huit millions d'habitants. Ceux-ci, plus que d'autres « neutres » d'Europe, semblent s'intéresser au monde entier. Qu'ont-ils, aujourd'hui, à lui dire ?

C'est de tout cela qu'il fut

question durant ces journées. Un prochain « sujet du mois » sera consacré à ce pays qui, lui aussi, aura ses élections parlementaires cette année ; elles promettent d'être chaudement disputées.

Disons simplement que parmi de nombreux témoignages, les participants aux journées de Caux n'oublieront pas celui de deux jeunes filles de 15 ans qui décrivent en termes simples mais percutants ce que cela veut dire d'être une adolescente dans la Suède d'aujourd'hui. Par-delà les problèmes de plein emploi ou de sécurité sociale, c'est en effet autour d'une certaine attitude devant des questions plus fondamentales : famille, sexe, foi, que se joue la vraie partie pour l'âme de ce peuple attachant.

D'ores et déjà, les Suédois, encouragés par l'expérience qu'ils viennent de vivre, ont décidé d'organiser deux avions spéciaux pour Caux durant l'été.



Oratorio pour notre temps

Présenté devant un nombreux public à Caux les 30 décembre et 1^{er} janvier, l'Ora-

torio pour notre Temps est une œuvre dont on se risque à parier qu'elle fera son chemin. Elle se caractérise par la richesse du dialogue qui s'établit entre récitants, solistes, chœur et orchestre et qui confère à cette œuvre son caractère particulier. « L'enfant », « l'homme », « la femme », qui en sont les personnages principaux, sont confrontés avec les cris du monde, l'arrogance des uns, la lâcheté des autres, mais aussi avec la présence éternellement inconfortable du Christ. Chaque fois, le chœur vient souligner avec force le dessein de Dieu pour le monde et pour Son Eglise.

Aspect original de cet oratorio : sa manière de faire place à la participation du public, au moment où il nous rappelle une vérité trop souvent oubliée aujourd'hui : « Laisse-là tes filets. Je te ferai pêcheur d'hommes. »

Les solistes, venus de Paris, ainsi qu'un chœur et un orchestre composés principalement de Français et de

Répétition de
l'oratorio sous
la direction de
Jacques Burel

Suisses ont travaillé avec un élan remarquable pour présenter l'œuvre de Françoise Caubel et Félix Lisiecki (voir « Dans la Mêlée » l'article consacré à ce dernier).

L'initiative de dockers brésiliens

« Il y a dix ans, le Brésil reculait jour après jour. Aujourd'hui, on constate un progrès phénoménal. Mais c'est un progrès vers quoi ? Vers une augmentation de l'alcoolisme, de la pollution, du nombre des névrosés ? Cette conférence pourrait dégager une stratégie qui fasse du Brésil et des autres pays d'Amérique latine un continent au service du monde. »

Ainsi s'exprimait José Lopes Verras, ancien président du syndicat des employés de tramway de Rio de Janeiro lors de la séance d'ouverture d'une conférence latino-américaine du Réarmement moral qui s'est ouverte le 5 janvier à Petropolis (Brésil).

L'initiative de cette rencontre a été prise par des dockers du port de Rio de Janeiro, mondialement connus par leur film *Hommes du Brésil*.

Parmi les pays représentés figurent l'Argentine, l'Uruguay, la Colombie, le Guatemala, la Bolivie et le Pérou.

Un représentant de ce dernier pays, M. Enrique Tamashiro, qui connaît bien les mouvements révolutionnaires d'Amérique latine, souligna que ceux-ci échoueraient s'ils ne s'imprégnaient pas des critères du Réarmement moral et de son combat pour changer les motivations des hommes.

France-Culture

Le 31 décembre a été diffusée une interview d'Alain Tate sur le Réarmement moral pour clore la série des émissions « Le monde religieux ».

DANS LA MÊLÉE

Un musicien tous azimuts

Le lendemain de la représentation à Caux de *L'Oratorio pour notre Temps*, nous avons interrogé Félix Lisiecki sur les raisons qui l'ont poussé à écrire cette œuvre. Car rien ne destinait ce fils de Polonais émigré dans le Pas-de-Calais à composer de la musique religieuse !

A seize ans, Félix Lisiecki travaillait en usine, chez Courrière-Kuhlmann. Un an plus tard il tâtait déjà de la guitare et prenait ses premières leçons de musique. Ses parents tenaient un café pour les mineurs polonais à Lens. Quelques années plus tard, des ingénieurs et des cadres de l'usine participaient aux premières sessions organisées au Touquet par des Français engagés dans le Réarmement moral. A leur retour, ils décident de louer un autocar de cinquante places pour amener au Touquet des collègues de travail. Lisiecki est désigné par son chef d'atelier. « Un week-end au bord de la mer aux frais du patron, on ne refuse pas ça », se dit le jeune ouvrier, sans se douter de ce qui l'attendait. « J'y ai découvert, nous confie-t-il aujourd'hui, des vrais amis et la valeur du silence. Par la suite, ces amis venaient me voir deux fois par semaine à l'usine, pendant la pause de midi. Entassés dans leur vieille guimbarde, nous allions dans un chemin isolé casser la croûte ; puis nous parlions, nous nous recueillions, nous échangeons nos pensées, nos espoirs, nos difficultés. C'est ainsi que la vie a commencé à prendre pour moi une dimension nouvelle. »

Du jazz, et encore du jazz

A cette époque aussi, Lisiecki se lance à fond dans le jazz. Il fonde un orchestre dont la réputation s'établit rapidement ; la radio le demande une fois par semaine ; et le « Monico » de Lens attire les foules grâce à eux. Portés par l'enthousiasme, Lisiecki et ses compagnons vont à Paris, Salle Pleyel, où ils remportent le premier prix du tournoi international de jazz amateur. Le musicien joue encore aujourd'hui avec la même trompette qu'il reçut en prix ce soir-là de Charles Delaunay. Deux ans plus tard, ils remportent un autre premier prix, mais de jazz moderne, cette fois, ce qui leur vaut d'être accusés de trahison par les fans du jazz « ancien ».

Epuisé par son double travail, Lisiecki décide alors de se consacrer entièrement à la musique. Il joue à Lille dans une « boîte » où il y avait tant de monde, dit-il, « qu'on n'aurait pas pu mettre un bouton de plus ». Mais son groupe de musiciens n'est pas une équipe de copains ; la zizanie s'introduit et chacun s'en va de son côté. Sur le front familial, les choses ne sont pas très brillantes non plus. Mais au lieu de claquer la porte parce que l'atmosphère est difficile, ce que d'autres auraient fait, Lisiecki entreprend de redonner à ses parents un nouveau cadre de vie et d'activité. Il leur fait construire une maison et ouvre un commerce de droguerie qu'il tient seul pendant 18 mois, le temps pour son père de vendre le café. Après des journées astreignantes, Lisiecki travaille jusqu'à minuit l'harmonie. A ce rythme, il tombe malade, épuisé.

Il fallait dire oui

« C'est à ce moment, explique-t-il, que se produit ce que j'appelle ma « crise mystique ». Très clairement, j'ai ressenti un appel à servir Dieu. Pendant un an, j'ai dit non, tournant le dos à ce que je savais être juste. Mais du jour où j'ai accepté, j'ai commencé à aller mieux. J'ai retrouvé mon équilibre, ma santé... et puis j'ai rencontré ma femme. Ensemble, nous avons repris la droguerie. C'était à l'époque de la crise de Suez, en 1956, et les temps étaient difficiles. Intimement je savais que ma vie était liée à la musique et aussi à l'enseignement. Mais comment faire : je n'avais pas de bachot, seulement un brevet industriel. Alors comment enseigner la musique, les règlements administratifs étant ce qu'ils sont ? Ce que j'estimais être ma vocation, les encouragements que je recevais dans le silence, et ceux de ma famille, me permirent de ne pas être découragé par les « non » officiels qui barraient la route. D'une façon extraordinaire, j'ai pu obtenir un poste de professeur auxiliaire à Douai, puis à Chantilly, qui me permirent d'approfondir en même temps mes connaissances aux conservatoires de Lille et de Paris. »

Et maintenant, Félix Lisiecki est professeur à plein temps dans un lycée ; 95 % des élèves viennent de familles où les parents n'ont pas même le certificat d'études. C'est



Franzoni

un lycée-pilote, pourvu de tous les derniers perfectionnements de l'audio-visuel et des techniques d'enseignement. Pourtant, on y retrouve toutes les tensions qui déchirent les écoles françaises : groupuscules de toutes couleurs, journaux orduriers et calomnieux, conflits d'idéologies, etc. Les communistes d'il y a trois ans, se font maintenant traiter de réactionnaires par les maoïstes ! Mais Lisiecki a décidé de se battre pour une cause qu'il estime juste. Il a écrit une pièce : *L'Ecole, pour quoi faire ?* Ses chansons et ses disques « pour apprendre à vivre ensemble » sont diffusés. Et les Liévois savent le succès qu'ont remporté les manifestations qu'il a organisées au Foyer municipal et ailleurs.

— Pourquoi avez-vous écrit maintenant un oratorio ?

— Je suis profondément préoccupé par la situation qui prévaut dans l'Eglise et je ressens le besoin de réaffirmer les vérités fondamentales de notre foi. J'ai d'abord cherché à écrire une messe moderne pour chœur et orchestre de jazz. Puis M^{lle} Caubel est venue me proposer les grands thèmes d'un livret : le choix, le miracle, le glaive, la victoire. Après beaucoup de travail, nous sommes parvenus à composer une œuvre qui, je l'espère, aidera les hommes d'aujourd'hui à se retrouver et à découvrir les chemins de la Croix et du renouveau.

« Vous avez des projets ? » demandons-nous à Félix Lisiecki. « Bien sûr, mais je n'en parle pas ! La bataille dans laquelle nous nous sommes engagés, ma femme et moi, et nos quatre enfants, pour que notre pays ne soit pas une somme mal organisée d'égoïsmes individuels requerra toujours le meilleur de nous-mêmes ; elle nous oblige constamment à nous ressourcer à la plus profonde inspiration que nous connaissions. « Dieu a pour chacun de nous un plan qui dépasse nos rêves les plus fous », est l'une des convictions de Buchman qui nous anime face aux difficultés et aux tâches souvent impossibles que nous avons entreprises. »

P.-E. Dentan.

Connaissez-vous la rédaction ?

Ce mois-ci, nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs l'équipe de rédaction de la *Tribune de Caux*. Voici quinze mois que nous avons mis en route le premier numéro de la formule nouvelle. Notre équipe était à peine formée. Le journal était lancé sans aucune mise de fond initiale, avec le seul apport — appréciable il est vrai — des quelque 1500 abonnés que nous avaient légués la *Tribune de Caux* ancienne formule et le *Courrier d'Information du Réarmement moral*.

Aujourd'hui, la rédaction de la *Tribune de Caux*, consciente de ses lacunes et de ses limites, se sent cependant plus assurée. En nous présentant aujourd'hui à nos lecteurs, nous formons le souhait que ce soit l'amorce d'un dialogue fructueux.

Paul-Emile Dentan et Daniel Mottu apportent à notre périodique sa continuité. Ils ont en effet été les créateurs en 1966 de la *Tribune de Caux* sous sa première forme. Comme Jean-Jacques Odier, ils ont tous deux travaillé à plein temps avec le Réarmement moral dès la fin de leurs études et ont été introduits aux secrets de la fabrication d'un journal par deux des responsables des publications de Caux, Kenneth Belden et John Caulfeild.

Daniel Mottu, qui a fait son droit à l'Université de Genève, s'est particulièrement attaché au continent sud-américain. Il y a consacré huit ans, principalement au Brésil, et parle couramment le portugais. Vice-président du conseil de la Fondation suisse pour le Réarmement moral, il est aussi un des trois administrateurs des Editions de Caux. Il a épousé une Neuchâteloise.

Paul-Emile Dentan, Vaudois de Genève, licencié en sciences politiques, est aussi membre du conseil de la Fondation. Il habite à Genève avec sa femme et ses deux enfants ; il a fait de nombreux séjours en Afrique, notamment au Zaïre. En contact avec de nombreux milieux internationaux, il écrit aussi pour d'autres journaux.

Jean-Marc Duckert, vingt et un ans, assure la responsabilité graphique du journal,



M. Flütsch

A Caux, dans la salle de rédaction. De gauche à droite : Jean-Jacques Odier, Regula Flütsch, Danielle Maillefer, Philippe Lasserre, Catherine Guisan, Daniel Mottu et Paul-Emile Dentan.

mais il vient de partir pour cinq mois d'école de sous-officier dans l'armée suisse. En 1970 et 1971, il a participé au grand périple d'une délégation du Réarmement moral en Iran, en Inde, en Malaisie, en Océanie et à Hong-kong.

C'est ce même voyage qui a décidé Catherine Guisan, de Lausanne, licenciée en sciences politiques, à s'engager dans les équipes permanentes du Réarmement moral et dans le journalisme. Elle est la fille du conseiller aux Etats Louis Guisan. De sa mère, qui est d'origine grecque, elle a hérité d'une pointe de tempérament méditerranéen qui n'est pas pour déplaire.

Pouvoir travailler comme secrétaire avec autant d'aisance dans trois langues différentes, voilà l'une des précieuses qualités qu'offre Regula Flütsch à la *Tribune de Caux* et qui facilite un contact constant avec le reste du monde. Regula Flütsch est née à Berne, où elle a suivi les cours d'une école de commerce. Elle a travaillé pendant six mois avec l'hebdomadaire indien *Himmat* à Bombay. Elle vient de se fiancer avec le Neuchâtelois Serge Borel.

Philippe Lasserre, ayant terminé ses études de lettres à la Sorbonne, s'apprêtait à enseigner l'allemand lorsqu'il fit la connaissance du Réarmement moral. Cette rencontre le fit changer de cap et depuis douze ans il a consacré son temps à cette action aux quatre coins du monde : notamment en Inde, aux Etats-Unis, en Allemagne. Avec sa femme, originaire de Winterthur, il a passé récemment trente mois en Océanie et dans les îles du Pacifique. Installés maintenant au Quartier latin, M. et M^{me} Lasserre

sont en contact quotidien avec le milieu universitaire.

Danielle Maillefer assure l'illustration de la *Tribune de Caux*. Sortie de l'Ecole de photographie de Vevey, elle a acquis sa formation de reporter aux Etats-Unis. Elle a également participé à la tournée du Réarmement moral en Orient avec le spectacle *Il est permis de se pencher en dehors*. Elle est correspondante de *Camera Press*.

Le fait d'appartenir à une lignée de banquiers genevois n'a pas empêché Jean-Jacques Odier d'opter pour l'existence dépourvue de sécurité que propose le Réarmement moral. Licencié en sciences économiques, il habite Paris — son épouse est Française — et il a effectué des séjours prolongés en Amérique, en Afrique et en Asie. Il se trouve actuellement à Panchgani, en Inde, à l'occasion de l'inauguration des nouveaux bâtiments du centre de conférences créé par M. Rajmohan Gandhi. Directeur de publication de la *Tribune de Caux*, il a donné l'impulsion qui a abouti au lancement du périodique en octobre 1971.

Le style des billets que Philippe Schweisguth nous propose souvent pour la page trois révèle aisément la source de son inspiration : cette bonne terre de France qu'il cultive aujourd'hui au nord-ouest de Paris avec autant d'enthousiasme qu'à ses débuts. Fondateur, puis longtemps président du *Journal de la France agricole*, il y collabore toujours régulièrement. Il fournit ainsi à la *Tribune de Caux* sa féconde expérience de journaliste et la sagesse attachée à la qualité de doyen de notre rédaction...

L'HOMME NOUVEAU DANS LA PENSÉE MARXISTE (fin)

conscience n'est pas morte. Evtouchenko le dit dans un célèbre poème (*La Conscience*, 1966) :

« Même les gardiens de l'injustice ont en fin de compte une conscience.

Aussi longtemps que dans notre grand et vaste monde

où personne, personne n'est sans péché,

il y aura quelqu'un pour chuchoter : « Qu'ai-je fait ! »

— jusqu'à ce moment-là tout encore est possible. »

Ainsi, même la fonction positive de la conscience s'exerce à nouveau, ce qui permet à Wladimov de dire dans un de ses récits : « Qu'avons-nous tous à courir pareillement ? Nous devrions bien nous arrêter au moins trois minutes par jour et nous taire. »

L'homme nouveau c'est celui qui, de lui-même, et poussé par une force intérieure, fait ce qui est bon et nécessaire pour la société, c'est celui qui est capable de travailler en équipe, qui a la force de se réconcilier avec d'autres.

L'homme et Dieu

Il est insensé de se moquer, ne serait-ce qu'un instant, de la recherche acharnée de l'homme nouveau qu'on trouve dans le marxisme soviétique. Car il s'agit là de notre tâche à tous. Chrétiens et marxistes se trouvent confrontés au même problème, mais il subsiste entre eux une différence fondamentale, celle du chemin à suivre pour atteindre le but.

Le slogan marxiste est : « Prométhée est le plus grand saint du calendrier philosophique. L'homme nouveau doit être créé par l'homme lui-même. Il doit se débrouiller, personne ne le fera à sa place. »

La Bible dit par contre : « Il est impossible à l'homme de venir à bout du péché et du mal qui sont en lui. Sa « libération de l'égoïsme », il doit la recevoir, elle doit lui venir de Dieu. Les mains vides de l'homme sont aussi sa chance la plus grande, car il peut alors les tendre vers Dieu et recevoir ce dont il a besoin.

La grande valeur du message de Frank Buchman, l'initiateur du Réarmement moral, c'est que dans cette situation, il nous ramène à une démarche concrète de la réceptivité qu'il a concrétisée dans l'écoute. Quand on branche un appareil radio, cela signifie qu'on va écouter. Nous pouvons écouter ce que Dieu a à nous dire. Par là, nous acquerrons une force, une sagesse, qui vient à bout de notre faiblesse humaine et qui fait de nous des hommes nouveaux.

Concluons en citant un de ces poètes russes célèbres pour qui semble tant compter cette relation entre l'homme et Dieu. Alors est possible la naissance de l'homme nouveau à laquelle aspirent chrétiens et marxistes.

Après une grave maladie, Boris Pasternak écrivait à la veuve du poète géorgien Tizian Tawidze, mort dans un camp stalinien :

« Dans la minute qui me semblait être la dernière de ma vie, j'ai ressenti plus que jamais le désir de parler à Dieu, de louer tout ce que mes yeux voyaient. J'ai murmuré : « Mon Dieu, je te rends grâce parce » que tu pares le monde de couleurs si intenses, parce » que tu as créé la vie et la mort telles qu'elles sont, » parce que ton langage est sublimité et musicale,

» parce qu'on peut apprendre à créer à ton école et » parce que, pendant toute une vie, tu m'as préparé » à cette nuit. » J'étais heureux et pleurais de joie. »

Après son exposé, M. Bockmühl a répondu à un certain nombre de questions de ses auditeurs. Nous reproduisons ici les deux principales d'entre elles.

— *Trouve-t-on dans la littérature russe cette notion de « réceptivité » dont il a été question ?*

— On en trouve des traces, à ma connaissance : l'on voit en effet apparaître dans bon nombre de romans des personnages, la plupart du temps des vieillards, qui sont encore chrétiens. On les rencontre partout, chez Soljenitzyne, chez Olga Bergholz, chez d'autres. Des vieilles personnes qui puisent encore à la source du christianisme et qui frappent par leurs qualités de bonté, de responsabilité, ces qualités mêmes que recherchent les athées soviétiques. Je n'ai trouvé nulle part de description systématique de ces qualités, mais j'ai été frappé par ce récit d'un poète, détenteur du Prix Lénine, à qui, au moment où il partait pour un voyage dans le nord du pays, sa femme avait dit : « Il faudrait quand même qu'il y ait un Dieu pour que je puisse te confier à lui pendant ton voyage. » Ce à quoi, son mari, au lieu de répondre : « Comment peux-tu dire une chose pareille alors que j'ai dans mon tiroir le premier acte d'un drame athée ? » a fait simplement : « tutt, tutt... ».

— *Si les écrivains et les éducateurs soviétiques voient dans la spontanéité et l'indépendance des qualités de l'homme nouveau, qu'en est-il de la dictature, de la discipline imposée et de l'absence de liberté d'expression ?*

— La spontanéité, c'est l'indépendance, c'est l'initiative naturelle, c'est l'action selon une poussée intérieure, c'est une marque d'espoir pour l'avenir. Pour les marxistes, l'homme doit vivre dans l'avenir et il faut viser à le former aujourd'hui dans cette perspective. Mais aussi longtemps que les résultats ne sont pas encore à portée de main, il faut recourir à la contrainte.

C'est là que les marxistes se trouvent devant un dilemme terrible. C'est là que se situe la tragédie du communisme : les progrès accomplis d'un côté sont annulés par des actions menées dans l'autre direction. Citons deux événements qui illustrent le tragique de cette situation : le recours par Lénine à la fusillade pour réprimer la mutinerie de Kronstadt en 1921 et le recours à la force des tanks dans l'occupation de Prague en 1968. Au moment décisif, ce n'est pas la persuasion des idées qui a joué, mais la force armée. C'est-à-dire que tous les efforts pour amener l'homme à la spontanéité, à l'indépendance d'action sont arrêtés d'un seul coup.

Tragique également, à mon avis, a été l'introduction de la NEP (nouvelle politique économique), c'est-à-dire le retour du stimulant matérialiste dans les mécanismes de production. Après que les Soviets eurent affirmé, avec raison, que l'égoïsme est une plante vénéneuse qui croît dans le cœur de l'homme, qu'il faut la déraciner, on essaie de régler les problèmes économiques en arrosant cette plante. C'est là qu'est le dilemme, le fossé entre le bel idéal et la nécessité d'agir au niveau des masses. Mais qui de nous est à l'abri de ce dilemme fondamental de l'homme dans sa dimension politique ?